67e ANNEE (7e SÉRIE) N° 6 7 FEVRIER 1957

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine titulaire de Langres
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Les menhirs en Corse. — II. Les fouilles d'Herculanum. — III. Le roi saint Louis. — IV. Les derniers éléments découverts. — V. Un curieux don de « guérisseur ». — VI. Renouveau catholique en Ecosse. — VII. Les Galaxies et l'Univers. — VIII. Vols et voleurs à la cour de Louis XIV. — IX. Ravitaillement en pétrole. — X. Le sens du péché. — XI. Le péril islamique.

I
Les menhirs en Corse

M. Roger Grosjean, du Centre national de Recherche scientifique, raconte dans *Science et Avenir* de décembre 1956, les fouilles qu'il a exécutées en Corse, au cours de l'été dernier, et présente les résultats qu'elles ont donnés. Son article a pour titre *Les Menhirs de Corse.* Mais la page de couverture de la revue est ornée d'une magnifique reproduction en couleur de l'un de ces menhirs, et tout à côté, on a placé cette interrogation étonnante : « *La Corse nouvelle île de Pâques ?* » C'est qu'en effet, il ne s'agit pas de menhirs ordinaires, dans l'exposé de M. Grosjean, mais bien de *menhirs-statues* et si ce genre de menhirs était déjà connu en préhistoire, ceux de Corse paraissent l'emporter sur tous les autres par la netteté de certaines sculptures. Mais il faut laisser la parole au prospecteur lui-même.

La Corse, dit-il, ne possède, à notre connaissance jusqu'ici, aucun monument de l'âge paléolithique. Il est probable que durant les 490.000 ans sur 500.000 que dura cette époque humaine, la Corse resta inconnue et inhabitée. L'ère néolithique elle-même n'a laissé dans l'île que des restes insignifiants.

« Par contre, les âges du Cuivre, puis du Bronze, puis du Fer, qui se sont succédé rapidement, depuis le milieu du IIIe millénaire, nous ont légué d'assez nombreux témoignages. »

En dehors des vestiges d'armes, de poteries, de parures, il y a surtout en Corse — et on le savait depuis longtemps — des menhirs, des dolmens, allées couvertes, cromlechs, pour la plupart bien conservés. On sait que ces monuments appartiennent à la culture *mégalithique*, qui se situe, selon les régions entre 3.000 et 2.000 ans avant notre ère. Il était courant, il y a 50 ans, dans nos manuels scolaires, de traiter ces monuments, particulièrement nombreux en Bretagne, comme des témoins de la culture celtique. Il n'en est rien. La culture mégalithique a laissé des traces dans un très grand nombre de pays, qui n'ont rien à voir avec les Celtes. Il reste pourtant que sur 6.200 menhirs répartis dans toute la France, il s'en trouve 3.450 dans le seul département du Morbihan.

La Corse, pour le nombre des menhirs simples, peut être comparée aux pays situés dans son aire géographique : Sardaigne, Baléares, Andalousie, Portugal, Pyrénées-Orientales, etc. Mais les fouilles de M. Grosjean ont mis à jour un nombre inattendu de *menhirs - statues,* monuments bien moins répandus et de date plus récente que les menhirs simples.

Envoyé en Corse, par les soins de l'abbé Breuil, en 1954, avec une mission définie, il ne put, dans une première campagne, en 1955, que poser des jalons, réunir des indications, faire des enquêtes. Il peut écrire maintenant :

« Nous avons recensé à ce jour 38 statues-menhirs. Ne serait-ce qu'au point de vue quantitatif, la Corse se place ainsi dans les tout premiers rangs des régions du monde qui ont laissé un art mégalithique. »

Mais ce qu'il y a de plus intéressant, dans ses recherches, c'est la découverte faite dans l'été de 1956, au lieudit *Filitosa,* sur la commune de Solacaro, au bord du fleuve Taravo, et à 8 km de la mer, au nord-ouest de Sartène, d'un « gisement d'occupation », dans le voisinage duquel ne se trouvaient pas moins de 19 statues-menhirs, auxquelles il a conservé le nom de « Paladins » qu'on lui avait déjà donné, mais que, pour la classification scientifique il a appelées : Filitosa I, II, III, etc.

Donnons tout de suite les conclusions, du reste provisoires, de M. Grosjean.

La civilisation mégalithique, traduite par les menhirs, peut remonter en Corse à 3.000 ans avant notre ère. Elle doit être un peu plus ancienne que celle de Carnac, en Bretagne, et de Stonehenge, en Angleterre, parce que cette civilisation, venant de Crète ou de Phénicie, a touché la Corse, avant d'atteindre les côtes ouest de l'Europe. Cette civilisation archaïque ne comportait pas encore de statues-menhirs. Après elle, vers 2.000 peut-être, commence le *Filitosa ancien,* avec des statues encore maladroites et à peine ébauchées. Ensuite vient le *Filitosa moyen* — 1800 à 1600, peut-être, — qui comprend la majeure partie des statues découvertes. Puis, le *Filitosa récent,* vers 1500, — l'époque présumée de Moïse — comporte « des statues à poignée d'épée, datant d'une

époque plus tardive du Bronze, ainsi que la statue évoluée *Filitosa VI* et le chef-d'œuvre *Filitosa IX*, fruits d'une véritable maturité artistique. »

Au centre de ces monuments épars, M. Grosjean a mis à jour un gisement, qui fut sûrement habité, mais où les statues avaient été renversées et même réemployées dans une construction ultérieure. Dans ce gisement, il se trouvait un autel couvert de cendres, de matières organiques calcinées et de tessons de poterie brisée. C'était évidemment un autel d'incinération, servant soit à des sacrifices, soit à l'incinération des défunts, dont le souvenir ensuite était perpétué — pour les plus importants personnages sans doute — par des statues-menhirs.

M. Grosjean est enclin à admettre que l'art de Filitosa fut détruit par des envahisseurs nouveaux, probablement de ceux qui couvrirent la Sardaigne, toute proche de la Corse, de ses 3.000 *nouraghes* (tours en tronc de cône, en grosses pierres). C'est l'ère des grandes constructions qui commence vers 1500 ou 1600. Il est possible que les artistes qui sculptèrent tant de statues remarquables à Filitosa, venaient de Méditerranée orientale, peut-être de Crète.

Ajoutons pourtant ceci : un lecteur de la Bible ne peut pas ne pas être frappé de l'insistance avec laquelle, dans les livres attribués à Moïse, il est si souvent question des « stèles » et des « pieux sacrés » que les Israélites sont avertis qu'ils rencontreront en Canaan et qu'ils devront y renverser et détruire. Ces stèles, qu'on s'accorde à considérer comme représentant les « dieux masculins » alors que les « pieux sacrés » représentaient les dieux féminins, font penser aux menhirs. Les menhirs ne sont en effet que des stèles, des pierres dressées. La civilisation mégalithique était donc déjà représentée en Canaan, au temps de Moïse, et elle devait remonter à une époque bien plus ancienne.

Les préhistoriens sont enclins à croire que c'était surtout à la « Grande Mère », divinité vénérée dans tout l'Orient, que tous ces monuments étaient consacrés. Il y a encore bien des points obscurs en tout cela ; mais il est à croire que de nouvelles découvertes apporteront ici les lumières qui nous manquent. Retenons seulement ceci : d'après M. Grosjean, l'art des Filitosa est vraiment original.

« Au plus tard, nous présumons donc que la fin de ce peuple aux sentiments mystiques et artistiques coïncida avec le début de la civilisation *nouraghique* de Sardaigne et celle des *talayots* des Baléares, puisqu'il est admis que ces îles ont une histoire culturelle parallèle, après l'époque des monuments mégalithiques classiques du monde méditerranéen. »

« D'où venaient les artistes qui sculptèrent les étonnantes statues-menhirs, si caractéristiques de cette civilisation ? La découverte des cornes gravées sur une grande dalle de pierre incite naturellement à penser à une origine de Méditerranée orientale, où ce symbole était répandu. Cependant ce ne fut qu'en Corse que fut créé cet art exceptionnel qui, brusquement, disparut quelques siècles plus tard sans, apparemment, laisser de filiation. »

II
Les fouilles d'Herculanum

C'est encore de fouilles que nous allons parler en nous attachant à l'article de Virgilio S. Ciaccio, dans la revue *Orizzonti* du 25 novembre 1956, sous ce titre : « *Nous connaîtrons le mystère d'Herculanum* ». Mais avant d'aborder cet exposé qui est plutôt court, rappelons de quoi il s'agit.

Herculanum, dont le nom rappelle le mythique Hercule, est une ville de l'ancienne Campanie, qui fut ensevelie, avec Pompéï et Stabie, par l'éruption du Vésuve du printemps de 79, durant laquelle Pline l'Ancien périt victime de son désir d'observer de trop près le majestueux et terrifiant phénomène. Herculanum se trouva recouverte d'une couche si épaisse de résidus volcaniques, que des villes telles que Portici et Resina purent être construites sur son emplacement. En 1711, le creusement d'un puits provoqua la découverte de vestiges antiques. Des fouilles furent alors entreprises par Emmanuel de Lorraine. Elles aboutirent à la découverte d'un théâtre antique, rempli de statues. Les fouilles, abandonnées, furent reprises par le roi de Naples, Charles III, en 1735. En 1755, la création d'une « Académie herculanaise » leur donna une vive impulsion. Sous l'occupation napoléonienne, par par ordre du roi Joseph, puis de Murat, elles furent poursuivies. Le gouvernement italien ne les reprit qu'en 1868, mais le manque de crédits les arrêta bientôt. Ce fut Mussolini qui en ordonna la reprise, en 1927. Dix ans plus tard, en 1937, l'archéologue A. Maïuri, y découvrit, dans la maison dite du Bicentenaire, une croix latine, sur une paroi murale, qu'après un long examen, il déclara une croix chrétienne. C'était l'indice de l'existence d'une communauté chrétienne, dans la cité résidentielle d'Herculanum, en l'an 79. Les conclusions de Maïuri ont été vivement discutées, mais il les a maintenues envers et contre tous. Jusqu'ici on a extrait des ruines d'Herculanum, des trésors artistiques, réunis pour la plupart au Musée de Naples.

Et c'est ici que nous abordons l'article d'*Orizzonti*. Après quelques années d'interruption, voici qu'une nouvelle équipe, toujours sous la direction du professeur Amédée Maïuri, vient de reprendre les travaux. Le sort d'Herculanum n'avait pas été tout à fait celui de Pompeï. Alors que cette dernière, qui était, comme sa voisine, un lieu de plaisance d'été pour les riches bourgeois de Naples ou même de Rome, avait été ensevelie sous des cendres, faciles à dégager, Herculanum avait été atteinte par une avalanche de lave incandescente, qui a, dans la suite, durci terriblement, et pris corps avec tout ce qu'elle recouvrait. Le travail de déblaiement est donc bien plus délicat à Herculanum qu'à Pompeï ; les fouilles y sont nécessairement plus lentes, plus minutieuses; mais elles seront finalement peut-être plus fructueuses encore. Sans doute la cendre a été une bonne conservatrice. Mais il semble se révéler que la lave a mieux conservé encore tout ce qu'elle a enrobé, à la seule condition qu'on arrive à l'en dégager. Les ouvriers doivent procéder avec une extrême prudence, mais ils sont déjà entraînés à ce genre de travaux et il y a lieu de compter que les résultats de leurs efforts seront importants.

Dans quel domaine ?

Herculanum fut détruite à l'époque de ce que l'on considère comme l'âge d'or de l'empire romain. C'était l'heure de sa plus grande splendeur. Mais on ne saurait espérer rencontrer à Herculanum

des documents ayant une valeur pour l'histoire politique de l'Empire. Les manuscrits découverts jusqu'ici, en rouleaux à demi-calcinés, n'ont pu que très difficilement être déchiffrés au moyen de procédés chimiques. Les fouilles apporteront plutôt des lumières complémentaires sur ce que nous savons déjà de la vie quotidienne du peuple romain, à la fin du Ier siècle de notre ère. On aura des vestiges des costumes, des usages, des commodités, du confort, dans les classes riches. Herculanum ne comportait guère que des villas de repos, des palais plus ou moins somptueux, réservés aux commerçants les plus huppés, aux personnages de la haute administration, aux sénateurs romains, qui venaient là prendre leurs vacances estivales, dans un site agréable, au bord du golfe de Naples. Toutes ces résidences étaient construites par les meilleurs architectes du temps et ornées de tout ce que l'art comportait de plus élégant et de plus riche. En fouillant Herculanum, nous retrouverons la vie romaine, dans tout son éclat.

Les archéologues ont déjà établi le plan complet de la ville ensevelie, le tracé de ses rues, les emplacements de ses monuments principaux. Le forum, qui était, comme en toute ville romaine, le centre de l'activité quotidienne, la rue principale de la cité, un bon nombre de maisons parmi les plus notables, ont déjà été dégagés. Les habitations se trouvent dans un tel état de conservation qu'elles pourraient, avec peu de réparations, être occupées de nouveau. Les cuisines en particulier pourraient reprendre leur fonctionnement d'il y a 2.000 ans. Des fontaines, une fois délivrées de leur gangue de lave, on a pu faire jaillir une eau limpide et parfaitement potable. Les jardins publics peuvent être replantés comme autrefois. Il est des maisons, où il semble que l'on saisit sur le vif la vie telle qu'elle s'y déroulait, au moment de l'éruption du printemps de l'an 79.

On sera sans doute prochainement en mesure de nous instruire des découvertes qui auront été faites et, en particulier, de nous dire si, oui ou non, il y avait à Herculanum, dès cette époque, une communauté chrétienne, comme le pense le professeur Maïuri.

III

Le roi saint Louis

Après nous avoir donné naguère — 1955 — une si intéressante histoire de sa propre famille, sous le titre : *Aventures d'une famille française*, le duc de Lévis-Mirepoix, de l'Académie française, consacre un bel article, dans *Miroir de l'Histoire* de décembre 1956, au plus vénéré de nos rois, sous le titre suivant : *Un Roi de son époque : saint Louis.*

Ce n'est pas le règne lui-même qu'il entend résumer, mais bien la personne du roi qu'il veut faire revivre : une figure de vitrail à rendre plus présente et plus vivante à nos esprits.

Louis IX était monté mineur sur le trône. Sa mère, sans droit précis, avait saisi le pouvoir. C'était une maîtresse-femme, qui ne manquait pas de charme physique, mais qui s'imposait surtout par sa dignité altière et même un peu revêche. Il n'était pas jusqu'au beau-père de cette femme, le peu timide Philippe-Auguste, qui ne sentît qu'elle lui en imposait. Son fils fut élevé par elle sans faiblesse. Mais il ne se borna pas à la craindre. Il l'aimait et il savait lire en elle une tendresse virile mais exceptionnelle.

« Il ne faut pas la juger, dit notre article, d'après le fameux mot sur le péché mortel. Il faut la regarder aussi, évanouie de douleur, lorsque son fils partit pour la croisade. »

Avant sa majorité, Louis IX s'était marié avec Marguerite de Provence, de l'illustre maison des comtes de Barcelone.

« On ne peut dire que Marguerite fut malheureuse, mais elle ne devait guère être heureuse non plus. Blanche de Castille s'interposait sans cesse dans l'intimité du ménage, veillant durement à ce que la gracieuse Marguerite ne prît pas d'influence sur le roi. »

A vrai dire, les craintes de Blanche étaient vaines. Jamais Louis IX, dans la haute conscience qu'il avait de son devoir de roi, n'eut le moindre penchant à faire une place à son épouse dans ses conseils. Et puis, il était austère, ascétique. Bref, le duc de Lévis-Mirepoix semble bien éprouver une certaine compassion pour la reine, quand il écrit :

« ...Ce grand homme, ce roi bienfaisant, bon, plein d'abnégation, ce saint fut un assez mauvais mari. On ne saurait appliquer aux hommes de génie et aux saints — la sainteté étant une espèce de génie, le génie moral — la commune mesure. La plupart des saints doivent être, dans l'intimité. peu agréables à vivre. »

Et il ajoute, citant un mot d'esprit de Franc-Nohain, « qu'on ne la consulta pas pour le procès de canonisation ».

Je ne sais si cela est tout à fait exact. Ce qui est sûr c'est que Marguerite « aima sincèrement le roi, mais le craignit peut-être davantage ». Elle lui donna en tout cas dix enfants, ce qui n'est pas rien.

Mais voici que Louis IX a 21 ans. Il prend le pouvoir. Comment se présente-t-il alors ?

« Il est long et grêle, avec un visage plein de grâce, et déjà adonné aux pratiques d'une piété exceptionnelle pour un laïque même pratiquant. On le réveille pour none et pour matines. Il assiste à plusieurs messes, récite tous les offices du jour. Et, en campagne, il impose à son entourage des litanies et des prières, en guise de chansons de route. »

Devons-nous pour autant le prendre pour un moine couronné ? Pas le moins du monde. Il sait et il veut agir en souverain, quand il le faut et toutes les fois qu'il le faut. Si ses droits ou plutôt les droits de sa couronne sont mis en péril, il n'hésite pas à prendre les armes. Au pont de Taillebourg et dans les vignes de Saintes, il entraîne ses troupes, il déploie le courage le plus éminent, et il culbute le roi anglais et ses alliés français. Par contre, il se fera scrupule de les poursuivre hors de ses propres Etats. A l'égard du comte de Toulouse, grand vassal et pair de France, mais allié du roi anglais, et peu docile envers l'Eglise, il se montre justement sévère, mais il n'hésite pas à sceller une réconciliation en négociant un mariage entre la fille unique de Raymond de Toulouse et son propre frère, Alphonse de Poitiers, ce qui faisait entrer un grand fief dans la mouvance de la couronne. Pour juger de la vigueur de saint Louis, il faut lire les lignes

suivantes qu'il adressa à l'empereur Frédéric II, pour réclamer la mise en liberté des prélats français injustement faits prisonniers, sur la route de Rome, par la flotte impériale :

« Nous regardons la détention des prélats comme une injure, et la majesté royale perdrait de sa considération, si nous pouvions nous taire dans un cas semblable... Que votre autorité impériale pourvoie, en l'occurrence, au nécessaire, car le royaume n'est pas si affaibli qu'il accepte d'être déchiré par vos éperons... »

L'empereur comprit et libéra les évêques français.

Ce fut surtout dans la croisade de 1248 que saint Louis révéla sa grandeur d'âme. Il avait fait vœu de prendre la croix, au cours d'une maladie, s'il guérissait. Une fois rétabli, il n'eut rien de plus pressé que de remplir son vœu, malgré les résistances de sa mère, que son départ mettait au désespoir. Il fit creuser tout exprès le port d'Aygues-Mortes — qui se trouve actuellement à 6 km de la mer — pour pouvoir s'y embarquer. L'île de Chypre lui servit de point de concentration. Il devait y séjourner six mois. Mais comme on considérait Jérusalem comme imprenable, on décida de prendre un gage sur l'Egypte. Saint Louis réussit à Damiette un débarquement difficile et emporta la ville. On marcha ensuite sur Le Caire. Ce fut bientôt la bataille de Mansourah, l'armée d'abord victorieuse, puis cernée par l'ennemi, le roi finalement fait prisonnier avec son escorte. Il est d'abord traité durement, menacé de mort, injurié. Mais son calme, son intrépidité, sa dignité inaltérable finissent par en imposer aux musulmans eux-mêmes. Le Soudan ayant été victime d'une révolution de palais et mis à mort, le roi de France négocie avec les émirs. Il donnera Damiette pour sa liberté et une grosse somme d'argent pour ses compagnons de captivité. Mais bien loin de se hâter de revenir en France, pour répondre aux appels de sa mère, impatiente de le revoir, il passera quatre ans encore en Syrie, pour assurer la délivrance des prisonniers de guerre et pour fortifier, à ses frais, les citadelles chrétiennes de Palestine : Jaffa, Acre, Césarée, et surtout pour établir de l'ordre parmi les barons chrétiens de Syrie. Ce fut alors aussi qu'il s'occupa de lier des relations avec les Tartares. Il semble avoir eu, en cette occasion, des vues de très haute politique. Il envoya deux ambassades au grand Khan : en 1249, celle d'Eudes de Longjumeau et en 1252, le moine Rubruquis, qui nous a laissé une relation extrêmement intéressante de son voyage. Le grand Khan, qui était le petit-fils du célèbre Gengis-Khan, était sympathique au christianisme. Le moine Rubruquis parvint jusqu'à lui. Le Khan, qui se nommait Monka, le chargea de porter au roi de France, le message suivant :

« Commandement de Dieu éternel : il doit y avoir un seul Dieu au ciel et un seul souverain sur la terre. Paie moi un tribut et je serai ton ami. »

Signé : Khan, fils de Dieu.

Il est évident que saint Louis, qui n'admettait pas l'autorité sur lui de l'empereur d'Occident, était encore bien moins enclin à s'incliner devant le Khan si lointain, et à reconnaître en lui le « fils de Dieu ». Malgré tout, les Mongols renversèrent le pouvoir musulman, en Syrie, s'emparèrent de Bagdad, de Damas et d'Alep, en massacrant les musulmans pour n'épargner que les chrétiens. On ne peut dire ce qu'il serait advenu de Jérusalem, si la mort de Monka n'avait rappelé en Mongolie son général vainqueur, qui était son propre frère Houlagor. Malheureusement, saint Louis n'était plus là. Les barons chrétiens, se querellant entre eux, se brouillèrent avec les Mongols, et toute l'œuvre accomplie par eux se trouva anéantie, sans le moindre profit pour les chrétiens imprudents.

Saint Louis, de retour en France, après la mort de sa mère, s'appliqua à établir partout des institutions de justice et d'ordre. Il émit ces nombreuses ordonnances qui font de lui l'un de nos grands législateurs. Il y respectait certes le droit féodal, mais il le soumettait à une discipline par des emprunts au droit romain et aux prescriptions canoniques des conciles. Il s'opposa surtout aux guerres privées, supprima le duel judiciaire, multiplia les recours à la justice royale.

« On sait qu'il tenait à juger lui-même et jugeait énergiquement. L'image du chêne de Vincennes est dans toutes les mémoires. Mais il ne faut pas l'y voir en prince débonnaire, assourdi par les cris des plaideurs et cherchant à les apaiser par de bonnes paroles. Il dit le droit et l'équité, au risque de mécontenter les plaignants. »

Un épisode connu illustre cette attitude du roi. Une femme qu'il avait déboutée, se mit un jour à l'invectiver en criant qu'il ferait bien mieux d'aller se cacher chez les moines que d'être roi. Et comme ses sergents voulaient arrêter la plaignante, il les en empêcha, en disant, non sans ironie, qu'elle avait peut-être raison, mais qu'il maintenait son jugement !

On a parlé parfois de sa naïveté. La vérité est qu'il était très fin, très pénétrant et, en dépit de ses austérités, d'un caractère gai et agréable. Mais par dessus tout, il faisait son métier de roi visitant les provinces, ayant l'œil à tout, encourageant surtout les écoles, favorisant les métiers, imposant une monnaie saine, veillant à la prospérité du royaume, qui, sous son règne, s'enrichit si bien que jamais le chiffre des dépenses n'atteignit celui des recettes. S'il n'eut jamais de premier ministre, il fit beaucoup par lui-même et fut un merveilleux entraîneur d'hommes.

On sait qu'il alla mourir, au cours d'une seconde croisade, sous les murs de Tunis, en 1270. Ce qu'on sait moins, c'est qu'il existe, sur une colline des environs de Tunis, un mystérieux tombeau, près duquel les conteurs arabes — l'auteur affirme en avoir entendu lui-même — disent tout bas :

« Voici le tombeau du seigneur franc. Il n'est pas mort en assiégeant la ville. Et c'est le cadavre d'un obscur chevalier qu'on a emporté, non le sien. Las des soucis du pouvoir, il s'est mis d'accord avec le khalife, pour disparaître aux yeux de son armée et finir paisiblement ses jours, sous le burnous d'un marabout qui vécut fort vieux et fut très vénéré ! »

Rien ne prouve mieux le prestige de notre saint auprès des musulmans eux-mêmes que cette légende par laquelle, à leur manière ils ont voulu, comme l'Eglise catholique, le canoniser !

IV

Les derniers éléments découverts

Nous changeons complètement de sujet, en quittant saint Louis, pour entrer dans un laboratoire de recherches chimiques, en Amérique. Ce sont les chercheurs eux-mêmes, Albert Ghiorso et Glenn T. Seaborg, aidé de nombreux autres, tant à l'Université de Berkeley, en Californie, qu'au Laboratoire national d'Argonne et au laboratoire scientifique de Los Alamos, qui nous racontent comment on a réussi à réaliser ce qu'on appelle l'élément 101. L'article analysé par nous se trouve dans *Scientific American*, de décembre 1956, sous ce titre (en anglais) : « *Les derniers éléments synthétiques* ». La même revue, dans son n° d'avril 1950, avait raconté la création par l'homme des éléments jusqu'au 97e. Elle veut donc parler maintenant des éléments récemment construits, du 98 au 101.

Il s'agit exclusivement d'éléments *lourds*, c'est-à-dire *transuraniens*. Ce qui a facilité la découverte de ces éléments, c'est le principe établi par Mendéléef (1834-1907), selon lequel les corps constituent des familles naturelles. Dans la liste des éléments, l'uranium qui fut longtemps le plus lourd que l'on connût, portait le numéro 92. On a découvert, dans la suite, à des dates récentes, au cours des recherches atomiques, le *neptunium* (93), puis le *plutonium* (94). On savait d'avance la composition des éléments restant à réaliser. Cela conduisit à la découverte de l'*americium* (95), puis du *curium* (96). Comme cette série d'éléments prend naissance avec l'actinium (89), on les appelle *actinides*, tout comme les éléments connus sous le nom de « terres rares », sont appelés *lanthanides*, parce qu'ils débutent avec le *lanthanum* (élément 57). Et il y a de grandes affinités entre actinides et lanthanides. Chaque élément nouveau doit normalement servir à la synthèse de l'élément suivant. Mais la durée de chaque élément diminue à mesure que la composition en devient plus complexe.

Les éléments 97 et 98 appelés *berkelium* et *californium* furent découverts l'un à la fin de 1949, l'autre au début de 1950, à l'aide des éléments 95 et 96 (*americium* et *curium*), qui étaient intensément radioactifs, ce qui leur conférait une durée limitée.

Comment s'y prend-on pour réaliser un élément nouveau ? On peut dire, sans entrer dans les détails techniques, au-dessus de la portée du public, qu'on opère en bombardant longtemps un élément précédent avec des neutrons ou des particules alpha. Un long bombardement, par neutrons, du plutonium dans les réacteurs atomiques, a permis d'obtenir quelques milligrammes d'élément 95 (americium). Cet élément, à son tour, bombardé par des particules alpha accélérées jusqu'à 35 millions d'électrons-volts au moyen du cyclotron de 60 pouces de Berkeley, a permis d'obtenir quelques atomes d'élément 97 (berkelium), dont la demi-durée est de 4 à 6 heures. L'élément 98, ensuite, fut obtenu à partir de l'élément 96, obtenu lui-même par le bombardement du 95. Et l'on se servit pour cela de nouveau du bombardement au cyclotron par des particules alpha. La demi-durée de l'élément 98 (californium) était de 45 minutes. Mais on s'aperçut que l'on pouvait obtenir des isotopes de 97 et de 98, ayant une plus longue durée et permettant ainsi des études ultérieures, en les irradiant de neutrons, à partir du plutonium, de l'americium et du curium.

On en était là, en 1950. Il s'agissait d'aller plus avant. La recherche devint de plus en plus délicate et si l'on peut dire « incidentée ». Par exemple, ce fut dans les débris d'une explosion de la bombe H (thermonucléaire), en novembre 1952 — opération Mike, dans le Pacifique — que des avions passant à grande allure au-dessus du champignon explosif, rapportèrent un élément nouveau, que l'on put étudier au laboratoire d'Argonne et à celui de Los Alamos.

L'élément 99, ainsi découvert fut nommé *einstenium*. Puis l'élément 100, réalisé avec tout au plus 200 atomes, reçut le nom de *fermium* (du physicien italien Fermi). Dans l'intervalle on avait réussi à reproduire le 99 et le 100 par d'autres méthodes, notamment en bombardant du plutonium par un flux élevé de neutrons, durant une période de deux à trois ans. On a pu réaliser aussi un isotope d'einstenium, dont la demi-durée est de 270 jours environ, ce qui donne le temps de l'étudier un peu mieux et de s'en servir pour aller de l'avant.

Malgré tout, la production de l'élément 101 se révéla la plus malaisée de toutes. On se servit pour cela de l'einstenium (élément 99), dans son isotope 253, au moyen d'intenses flux de particules alpha, au cyclotron de 60 pouces de Berkeley. On avait, comme base de départ, tout au plus un milliard d'atomes, ce qui ne faisait pas une masse considérable. On avait calculé que la demi-durée de l'élément 101 serait au maximum de 10 minutes. De tels corps, en effet, sont tellement radioactifs qu'ils se décomposent rapidement en retombant à des éléments antérieurs. Et l'on espérait que le bombardement du milliard d'atomes d'*einstenium* pendant plusieurs heures aboutirait tout au plus à la production d'*un atome* du nouvel élément, qui devrait donc être détecté par une méthode appropriée, dans le délai maximum de 10 minutes. Toute l'expérience était suspendue à un heureux concours de circonstances favorables. Les choses finalement réussirent mieux que l'on ne pensait et l'on constata que la demi-durée du nouvel élément serait plus proche d'une heure que de dix minutes. L'opération décisive au terme de laquelle l'élément 101, auquel on a donné le nom de *mendelevium* — du nom de Mendeléef — occupa une mémorable séance, d'une nuit entière, au laboratoire de radiation de l'Université de Californie. On bombarda simultanément trois charges séparées d'*einstenium* pendant trois heures. Finalement l'élément 101 se révéla. On calcule que son poids atomique est de 256, dont la durée est de l'ordre d'une demi-heure seulement. Il perd ensuite sa nature en retombant sur un isotope du fermium, dont la demi-durée est d'environ trois heures. On voulut en l'occurrence rendre hommage au grand chimiste russe Dmitri Mendeléef, qui, après avoir achevé ses études à Paris, travailla quelque temps en Amérique, puis devint professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, où il enseigna jusqu'à sa mort dans cette ville, en 1907.

On a réussi, en employant des charges plus fortes d'*einstenium*, à obtenir à la fois plus de cent atomes de *mendelevium* et on a pu constater que cet élément est un membre typique de la famille des *actinides* et qu'il s'apparente au *thulium* (élément 90), qui est un lanthanide ou terre rare.

Et maintenant, peut-on espérer découvrir les éléments 102 et 103 ? Ce sera difficile, en raison de la courte durée de tels éléments. A partir de l'élément 104, cette durée sera si courte qu'on aura à peine le temps de l'identifier. On calcule toutefois que l'on pourra atteindre l'élément 108, qui sera le dernier terme de cette poursuite, et qui ne pourra être atteint que par déductions et non par identifications expérimentales. Mais on ne pourra plus recourir qu'aux bombardements au moyen de noyaux d'atomes ! Les éléments 102 et 103 achèveront le cycle des actinides. A partir de l'élément 104, on pense qu'on aura une nouvelle série correspondant à la famille *hafnium, tantalum* et *tungstène*. Mais ces découvertes futures sont, pour l'instant, entièrement problématiques. Les savants s'y attachent cependant avec un acharnement croissant.

V

Un curieux don de « guérisseur »

Il est souvent question des « guérisseurs » dans les journaux, et un auteur, M. Berger, vient même de publier un ouvrage qui a pour titre : « *Les hors-la-loi de la médecine* ». Le titre même de ce livre curieux prouve que les « guérisseurs » ne sont pas en honneur dans la loi française. Il semble bien cependant que certains cas extraordinaires, en dehors des thaumaturges d'ordre religieux, puissent être relevés et qu'ils mériteraient un examen approfondi. C'est, semble-t-il, le cas de Memmo Nardi qui est examiné dans *Orizzonti* du 2 décembre 1956, sous le titre : « *Plus forts que les rayons X, les yeux du mage Nardi* », et sous la signature de Dario Berti.

« Memmo Nardi, écrit l'auteur, est doué d'une aptitude peut-être unique au monde : il est capable, en effet, de voir à travers le corps et de décrire minutieusement toutes les anomalies qui peuvent s'y trouver. »

Et pourtant rien ne semblait le préparer à devenir une sorte de phénomène extraordinaire, dans le domaine pathologique. Il naquit, il y a environ 50 ans, dans un pays des Marches d'Ancône et prit un diplôme de comptable. Il passa en Argentine et y devint employé de banque à Buenos Aires. Un jour qu'il était, il y a de cela 25 ans, chez un collègue pour une petite fête de famille, il lui arriva un fait étrange. Pendant que les hôtes dansaient, il arrêta ses regards, à travers un miroir, sur une jeune fille. Or, immédiatement les yeux de la demoiselle se voilèrent et elle resta immobilisée dans la position où les regards de Nardi l'avaient surprise. Les personnes présentes le questionnèrent et il dut avouer que pareille chose lui était déjà survenue à l'improviste, mais qu'il était bien incapable d'expliquer comment cela se faisait. Il lui suffisait, du reste, de toucher de la main le pouls de la personne qu'il avait ainsi hypnotisée, pour la faire revenir à elle-même. Et ce disant, il prit la jeune fille par la main ce qui la réveilla aussitôt. Toute l'assistance fut intéressée par un tel phénomène. Tous voulurent faire l'expérience de ce pouvoir inconnu. Sur 26 personnes présentes, 18 restèrent à demi paralysées par le regard de Memmo Nardi. Parmi eux se trouvait un neurologiste connu de la capitale argentine, qui le pria de venir le voir à sa clinique, en lui disant qu'il était possesseur d'un don extrêmement intéressant à étudier de près.

Soumis à un examen attentif, Memmo Nardi se révéla doué d'une puissance exceptionnelle. S'il se donnait la peine d'étudier un individu quelconque, il était en mesure de décrire exactement et minutieusement les organes internes de son corps. Mais il n'avait aucune notion de médecine ni de biologie, si bien que ses descriptions étaient exposées en termes communs et sans technicité. Les spécialistes qui étudièrent son cas lui donnèrent le conseil de s'adonner aux pratiques médicales, quand ce ne serait que d'une manière plus ou moins empirique. On estimait, en effet, qu'il serait en mesure de former un diagnostic aussi bien qu'un médecin aidé des rayons X et peut-être mieux que lui. Durant cinq ans, donc, Nardi employa tous ses moments libres, tout en continuant son travail à la banque, à fréquenter les cliniques et les hôpitaux de Buenos Aires. Il y acquit une certaine expérience des maladies. Puis il décida de retourner en Italie, pour y mettre en pratique ses connaissances nouvelles. Sa méthode d'examen est tout ce qu'il y a de plus simple. Avec le petit doigt, il accroche le petit doigt du patient. Ce geste semble avoir pour but d'empêcher le malade de tomber dans l'hypnose, sous le regard du « mage ». Celui-ci se concentre un instant, puis il entre en « transe » et son état alors est voisin de l'inconscience. Il s'incline sur un bureau, qu'il caresse lentement de la main, et il se met à décrire l'état des organes du patient. Il commence par le crâne, en indique la structure, l'ouverture de la calotte crânienne, la masse cérébrale, la glande pinéale, etc. Il donne de chaque organe une description exacte, en précisant les anomalies qu'il peut y constater éventuellement. Du crâne, il passe aux sens : la vue, l'ouïe, le goût, descend au cœur, à l'appareil digestif, et atteint les membres inférieurs. Après l'examen « antérieur », il passe à l'examen « postérieur », concernant l'appareil respiratoire, la colonne vertébrale et les reins.

La clairvoyance de Nardi est à peine croyable. Le premier malade qu'il examina fut une femme de Fermo qui souffrait de troubles à la vessie. Sans même palper son corps, et en ne la touchant que du doigt, Memmo Nardi déclara qu'elle avait 17 calculs — pas un de moins, — dans l'organe malade. On l'opéra et on constata qu'il avait dit vrai. Toutes les interventions ultérieures de Nardi portèrent le même caractère exceptionnel. Il ne guérit pas tout le monde, naturellement. Il y a quelques années une femme se présenta, se disant affligée d'arthrite. Il l'examina et révéla la présence d'un cancer derrière le pancréas, que les rayons X n'avaient pu déceler. Et elle mourut en effet, peu après, de ce cancer. A maintes reprises les dons de Nardi ont été soumis à diverses épreuves par les médecins. On lui a amené des malades atteints de maladies ou inconnues ou controver-

sées, ou même des individus sains, mais ayant subi un accident. Chaque fois, Nardi a pu préciser le genre de la maladie et l'état précis des organes internes. D'ordinaire, il se borne à établir un diagnostic, et renvoie au médecin-traitant. Mais il lui arrive aussi d'opérer en qualité de « guérisseur » et il le fait sans mise en scène, sans la moindre charlatanerie. Il agit sur les maladies surtout par des applications légères et lentes des mains, guérissant ainsi des rhumatismes articulaires, et même des troubles épileptiques, des états nerveux, une demi-cécité nerveuse, une schizophrénie, etc... Si l'on admet volontiers que chez les « guérisseurs » il se rencontre trop souvent une exploitation des badauds, par des procédés artificiels, le cas de Memmo Nardi semble bien être quelque chose de tout différent. S'il ne sait pas toujours les noms techniques des maladies, il les découvre et les décrit avec justesse et précision. Un don comme le sien mérite une attention particulière.

VI

Renouveau catholique en Ecosse

Au numéro de janvier des *Etudes,* M. J. Aubry nous entretient des progrès de l'Eglise en Ecosse. Son article a pour titre : « *Une Renaissance catholique : Ecosse 1956* ».

L'Ecosse a subi les assauts du protestantisme, surtout sous la forme presbytérienne, inspirée du fanatique John Knox, plus qu'aucune autre partie de la Grande-Bretagne. Avant la crise, on y comptait vers 1500, de un million à un million et demi de catholiques. Vers 1700, ils n'étaient plus que 50.000. En 1800, moins encore : 30.000, avec 12 églises, quarante prêtres obéissant à deux vicaires apostoliques. Or, le XIXᵉ siècle vit une remontée soudaine. Dans le premier quart du siècle, les effectifs furent doublés. Un troisième Vicariat apostolique fut créé en 1827. Le nombre des prêtres avait passé à 50. Edimbourg monte de 1.000 à 14.000 fidèles, et Glasgow, de 12 (*sic !*) à 25.000. Au cours du siècle les congrégations religieuses reviennent : ursulines, frères maristes, jésuites, sœurs de la Miséricorde, bénédictins. A la fin du siècle, on compte 300.000 catholiques. Dès 1878, Léon XIII a tenu à rétablir deux archevêchés : Edimbourg et Glasgow. Il y a quatre autres diocèses : Aberdeen, Dunkeld, Argyll et Galloway. Sur 5 millions d'habitants en 1890, l'Ecosse compte exactement 338.645 catholiques, soit un douzième.

Au premier rang des centres catholiques, il faut compter Glasgow, avec 220.000 fidèles, 106 églises, 121 séculiers, 27 réguliers, 198 écoles élémentaires, de nombreuses communautés religieuses et des tiers-ordres. Edimbourg vient ensuite avec 52.000 fidèles, 52 églises, 50 séculiers, 11 réguliers, 38 écoles et de nombreux couvents. Aberdeen compte 11.750 fidèles, régis par 41 religieux, la plupart bénédictins du monastère de Fort Augustus. Dunkeld a près de 26.000 fidèles ; Galloway, 17.000 et Argyll, 12.000.

En 1947, deux nouveaux diocèses ont été détachés de Glasgow : Motherwell et Paisley.

Où en sommes-nous actuellement ? En 1954, les catholiques sont 774.320 sur une population totale de 5.400.000, c'est-à-dire un septième. Le taux des naissances est nettement plus élevé en milieu catholique qu'ailleurs : 26,5 % contre un peu plus de 15 % chez les non-catholiques. Il s'ensuit que déjà, à Glasgow, les enfants catholiques sont dans la proportion de 1 sur 3 et qu'ils seront bientôt 1 sur 2. La plus grande ville d'Ecosse est donc en passe de devenir de plus en plus catholique. A l'Université de Glasgow, les étudiants catholiques sont 700 et ils ont leur aumônier spécial.

Les catholiques d'Ecosse sont partis surtout du prolétariat. Ils occupent certains postes de direction dans les Trade Unions. Ils fournissent aussi un quart des médecins du pays et un dixième des hommes de loi. Il restait tout de même un certain sectarisme, jusqu'à ces derniers temps, si bien qu'un catholique avait peine à se faire admettre comme journaliste et se voyait refuser l'entrée dans la police. Dans les villages où il n'y a pas de catholiques, ceux qui surviennent pendant les vacances se sentent mal vus et entourés de suspicion !

Pour être parfaitement sincère, il faut signaler un certain nombre de défections de catholiques, peu explicables, environ une moyenne de 50 par semaine, de 1931 à 1954, pertes heureusement compensées par le chiffre des conversions.

L'Eglise catholique d'Ecosse s'est faite de deux mouvement très différents et qui risquaient de créer une division dans son sein : le Nord de l'Ecosse comporte les vieilles familles catholiques, restées fidèles à la tradition ancestrale, malgré les assauts du protestantisme. Le Sud au contraire a vu affluer en masse, depuis plus d'un siècle des Irlandais qui fuyaient la misère installée dans leur pays. C'est la « croisade irlandaise » que l'on constate aussi dans l'ouest de l'Angleterre, ou en Amérique, et comme une sorte de « mission » permanente, qui a ses lois et ses traits spéciaux. Quand on entre un dimanche dans certaines églises d'Edimbourg ou de Glasgow on est frappé de la ferveur simple et ardente de l'assistance, en majorité composée de très pauvres gens : ce sont des Irlandais immigrés et devenus Ecossais. Heureusement, entre le Nord et le Sud, grâce surtout à des prélats éminents tels que Mgr Eyre, archevêque de Glasgow, les deux tendances de l'Eglise d'Ecosse ont pu se rejoindre. On a peine à se figurer l'attachement des fidèles à leurs prêtres. C'est ainsi qu'il était difficile à un « col romain » — signe distinctif du prêtre là-bas, — de payer sa place dans un tramway, quand l'employée était une catholique ! C'était elle qui payait de sa poche ! Le prêtre est partout « de la famille », chez les catholiques.

Ce qu'il y a pour nous, Français, de plus remarquable, dans l'histoire de l'Eglise d'Ecosse, c'est la façon dont elle a résolu ce problème scolaire que les parti-pris des ennemis de l'Eglise ne nous permettent pas de situer dans un climat de justice et d'égalité. En France, un système philosophique, qui est en soi une véritable religion à rebours, monopolise toutes les faveurs de l'Etat, et l'école chrétienne doit se contenter de la liberté, sans subsides de l'Etat, ou avec les maigres appoints de la loi Barangé, sans cesse remise en cause.

En Ecosse, on a depuis longtemps franchi des obstacles analogues. Le régime actuel est le suivant :

— 1° L'école peut, si elle le veut, rester indépendante, et elle est maîtresse de ses locaux, de son corps professoral, de ses programmes, tout en recevant des subsides de l'Etat couvrant une large part de ses frais courants : l'externat secondaire St-Aloysius de Glasgow par exemple, dépense 40 millions par an, qui sont couverts pour 70 % par l'Etat, et 30 % par les contributions des élèves. Les professeurs sont rétribués au tarif national et ont une retraite à 65 ans.

— 2° L'école peut être ou devenir école d'Etat. Mais elle reste catholique, en ce sens qu'elle ne peut changer d'affectation, que les maîtres sont nommés et les programmes déterminés après entente avec les autorités religieuses. Pour devenir école d'Etat, il a suffi que l'école fût offerte à l'Etat en propriété, pour les locaux. Et l'Etat ne pouvait refuser la cession de l'école qui lui était offerte. Les diocèses, par ailleurs, ont eu soin de garder en réserve les sommes payées par l'Etat pour les écoles devenant sa propriété, et ils ne s'en servent que comme fonds de roulement pour les constructions d'églises : cela pour prévenir le cas d'un changement dans la législation scolaire.

L'Eglise catholique d'Ecosse a une tâche délicate et décisive à accomplir : retenir sur la pente de l'indifférence religieuse et regagner même ceux qui ont descendu cette pente. Le presbytérianisme, qui est ce qu'on appelle « l'église établie », n'est plus qu'une minorité. Une enquête faite à Glasgow en 1954 a donné les indications suivantes : sur 740.000 adultes, dans la cité, près de la moitié — exactement 340.000 déclarent n'appartenir à aucune confession. Et c'est à peu près le pourcentage qu'on remarque aux Etats-Unis. Sur les 400.000 qui se rattachent à une « dénomination » religieuse, il y a 62 % de pratiquants chez les catholiques, et 37 % seulement chez les protestants.

« Cet abandon des pratiques religieuses est grave ; il constitue un appel en creux. Ce besoin de Dieu, c'est à l'Eglise catholique, pensons-nous, d'y satisfaire. »

Elle est très consciente de ce devoir, et par ses écoles, ses églises, ses formations de jeunesse, — surtout par le club très populaire de football des « Celtics », — par ses publications apologétiques, par ses pèlerinages aussi, elle exerce une activité vraiment splendide. Au nombre des lieux de pèlerinage les plus fréquentés il faut signaler celui de Carfin, au diocèse de Motherwell, créé de toutes pièces par le curé de la paroisse, Mgr Taylor, à la suite d'un pèlerinage à Lourdes.

« Il est devenu pour l'Ecosse, la reproduction des grands pèlerinages lointains et inaccessibles à la masse : Bethléem et Nazareth, ou Lorette, la Portioncule, et il contient sa chapelle des reliques. Il est désormais le sanctuaire national, où les pèlerins se succèdent toute l'année... Il a débordé les frontières spirituelles ; il a reçu, en 1952, la pieuse visite d'une paroisse protestante d'Edimbourg. On voudrait aujourd'hui y construire une basilique capable d'accueillir son million de pèlerins. »

Notons bien qu'à Carfin, la maîtresse de céans est Notre-Dame de Lourdes, mais qu'elle a fait une place, une large place à sainte Thérèse de Lisieux, depuis 1923. Ici, une remarque de notre article mérite d'être reproduite in-extenso et nous terminerons notre résumé par là :

« On ne saisira cet esprit qu'en le mettant en rapport avec l'esprit des pèlerinages. Les Celtes ont volontiers un ascétisme rigoureux : ainsi le veut la fidélité à la tradition laissée par un saint Colomban, émule d'un saint Patrick. Leurs malades vont à Lourdes moins pour guérir que pour offrir leurs souffrances. Au tombeau de sainte Marguerite — à Dumferline, dans le Fife, — on demande le retour à l'Eglise. A Lough Derge — en Irlande, mais où vont chaque année 20.000 Ecossais — on fait pénitence. A quoi répondent, au long de l'année, les rigueurs de sept carmels et des deux couvents de clarisses, cependant que l'Eglise d'Ecosse vit dans la dévotion à l'une de ses colettines, Marguerite Sinclair, la petite ouvrière d'Edimbourg, dont on espère voir bientôt la béatification. »

Inclinons-nous très bas et ne soyons plus étonnés des progrès du catholicisme en Ecosse !

VII

Les Galaxies et l'Univers

Le chroniqueur scientifique de *La Revue des deux-mondes*, M. René Sudre, après avoir indiqué les ouvrages français les plus récents au sujet des découvertes astronomiques de ce temps, veut nous dire dans sa revue scientifique au numéro du 1er janvier, ce que les astronomes pensent et disent actuellement des galaxies autres que la nôtre. Nos lecteurs se souviennent de ce que nous en avons dit ici-même, dans la Causerie de novembre 1956. Mais il y a là des choses si nouvelles et si importantes pour notre idée de l'univers créé, qu'il ne sera pas superflu d'y revenir. M. Danjon, directeur de l'Observatoire n'a pas hésité à dire que, dans ce domaine, nous sommes témoins « d'une révolution comparable par son ampleur et les perspectives qu'elle ouvre à celle que provoqua la découverte de la gravitation », par Newton.

C'est que le nombre des galaxies — ou voies lactées semblables à celle dont fait partie notre modeste soleil — ne cesse de grandir. Nous avons dit, en novembre, 2 milliards de galaxies. M. Danjon, lui, et M. Sudre après lui, estime à *cent milliards* le total de celles qu'on peut atteindre dans l'étendue de l'observation du grand télescope du Mont Palomar — le deux-cent pouces, comme l'appellent ses familiers.

On se rappelle ce que nous avons dit de la distinction des galaxies en trois catégories bien différentes : les *elliptiques*, les *spirales*, et les *irrégulières*. Notre galaxie à nous est une *spirale*. Ce fut, pendant les nuits sans éclairage que la guerre occasionnait, que Walter Baade, l'astronome du Mont Palomar, réussit à photographier les galaxies restées jusque-là *insolubles*. — On appelle de ce nom les galaxies qu'on n'arrive pas à « résoudre » en étoiles distinctes. Baade constata que les galaxies dites elliptiques sont formées d'étoiles « supergéantes rouges », donc très vieilles — au moins 5 milliards d'années — et ayant par conséquent « brûlé » tout leur hydrogène. Il appela ces étoiles la population II des galaxies, et réserva le nom de population I pour les étoiles beaucoup plus jeunes — quelques dizaines de millions d'années seulement, — et qu'on nomme aussi les « supergéantes bleues ». Baade concluait de là que les étoiles ne cessent de naître des amas de poussière cosmique subsistant entre les étoiles.

C'est en partant de ces données que les cosmogonistes ont essayé de construire leurs hypothèses sur la formation et l'évolution de l'univers. On s'est beaucoup servi, dans ce but, des calculs de la « vitesse de récession des étoiles ». On a effectivement, par la spectroscopie et en se basant sur la « déviation des raies spectrales vers le rouge », rempli des catalogues au sujet de la vitesse d'éloignement ou de récession des astres. Ce fut l'astronome Hubble qui découvrit et fit admettre que, jusqu'à vingt millions d'années-lumière, toutes les galaxies fuyaient à des vitesses proportionnelles à leur distance. Et ce fut alors que naquit la doctrine de « l'univers en expansion ». Nous avons dit également que certaines données récentes firent admettre la théorie de « l'univers en expansion-rétraction ». En réalité, au point où nous en sommes, on ne sait plus guère que penser. Nous avons dit dans notre Causerie de décembre, que Baum avait pu calculer une vitesse de récession atteignant 120.000 km-seconde, soit 40 % de la vitesse de la lumière. Et il s'agissait d'une nébuleuse située à 1.800.000 années-lumière. Du coup, il semblait que la doctrine de l'univers en « rétraction » ou en freinage continu, était démentie. On pouvait donc se rejeter sur la théorie de *l'univers stable* de Fred Hoyle, selon lequel les étoiles qui fuient sont constamment remplacées par des étoiles en formation, et les espaces qui tendraient à se vider continuellement ravitaillés en matière par une création continue. A l'heure actuelle, ces théories de Fred Hoyle, si combattues jusqu'ici, semblent gagner du terrain. Nous aurons sûrement à y revenir. En attendant, concluons avec M. René Sudre :

« On voit que, loin de s'apaiser, la dispute des cosmologistes devient plus aiguë. Elle ne semble plus dépendre autant des progrès de l'observation, car la puissance des télescopes ne saurait guère être dépassée, pour des raisons techniques. Le problème de l'univers n'a point trouvé de solution. On n'ose écrire qu'il en trouvera jamais. Les astrophysiciens ne sont nullement découragés. Humason poursuit sa chasse aux galaxies qu'il espère voir fuir à 100.000 km à la seconde [1]. Comme l'a dit son ami Hubble avant de mourir, en rejoignant d'autres mots historiques : « La recherche continue ».

VIII

Vols et voleurs à la cour de Louis XIV

Au même numéro de *La Revue des deux-mondes*, curieux article de M. Louis Hastier, intitulé *Vols et voleurs à la Cour de Louis XIV*. Il en ressort que si les souverains ne sont pas préservés, par leurs nombreux médecins et hommes de l'art, des infirmités et maladies, communes à tous les hommes, leurs cours ne sont pas davantage garanties par leurs nombreux gardiens et sentinelles contre les larcins les plus criants et les plus fréquents.

Partout où se trouvait le Roi, la garde intérieure de la Cour était assurée par les Cent Suisses, troupe magifiquement habillée et panachée, armée de hallebardes. Cinquante gardes étaient à la porte, sous le conmmandement d'un capitaine et de quatre lieutenants. Ils étaient à l'intérieur du palais, et leur service durait de 6 h. du matin à 6 h. du soir. Mais la tradition française était que l'on entrât librement dans les appartements du Roi, à la condition d'être habillé convenablement. On trouvait facilement à louer une épée, avant de se présenter, pour avoir vaguement l'air d'un gentilhomme. Pour donner une idée de la facilité d'accès du palais royal, il suffit de relire ce passage des Mémoires du duc de Luynes, à la date du 31 janvier 1746, sous Louis XV :

« Hier, deux commis des aides de Saint-Germain, qui étaient venus à Marly pour voir le château et le salon, ayant monté en haut pour regarder le salon de l'une des tribunes d'en haut, trouvèrent devant eux un escalier qu'ils crurent aussi bon pour descendre que celui par où ils avaient monté ; cet escalier est celui qui donne dans les cabinets du Roi. Etant descendus en bas, ils arrivèrent à la porte d'un des cabinets, où Sa Majesté travaillait avec M. le Contrôleur général ; ils grattèrent et le Roi vint lui-même leur ouvrir. Ils furent fort étonnés de voir le Roi qu'ils reconnurent et le Roi surpris de voir des gens qu'il ne connaissait pas. Ils avouèrent qu'ils s'étaient égarés et il n'en fut pas autre chose. »

Le fait aurait aussi bien pu se produire sous Louis XIV. La règle était la même. Mais l'article analysé va nous parler des vols, tel qu'ils sont indiqués chez Dangeau ou chez Saint-Simon, ou encore dans Sourches, dont les Mémoires, pour la fin du règne, ont une valeur particulière.

Vers la mi-janvier 1674, on vola dans la chapelle de Saint-Germain, une lampe d'argent d'une valeur de 7.000 livres et six chandeliers. M^me^ de Sévigné qui en parle à sa fille, dit que ceux-ci « étaient plus haut que moi ». Et elle ajoute :

« Voilà une très grande insolence. On a trouvé des cordes du côté de la tribune de M^me^ de Richelieu. On ne comprend pas comme cela s'est pu faire, car il y a des gardes qui vont et viennent et tournent toute la nuit. »

Et quelques jours plus tard, elle explique :

« On m'a assuré que le Roi savait qui c'était, mais qu'il avait fait arrêter les poursuites ; le voleur était un homme de qualité, mais n'était pas de sa maison. »

L'avant-veille de Noël 1684, il y eut un bal à Versailles, au cours duquel on coupa la bourse d'un capitaine des Suisses. Elle contenait 100 pistoles, que le Roi fit restituer à l'officer en disant qu'il n'était pas convenable que ce jeune homme perdît, en une nuit, toute une année de gages à son service !

En 1688, nombreux vols à la Cour. La comtesse de Mailly est dépouillée par un certain Pierre Virot, surnommé Champagne, qui est condamné à être étranglé et pendu, mais dont la peine est commuée en celle des galères à perpétuité. Peu après, un sieur de Hautemaison commet plusieurs vols et le roi lui pardonne, en exprimant toutefois le désir de savoir, si possible, les noms de ceux qui se permettent de voler dans Versailles. En novembre, même année, M^lle^ de Châteautiers, ayant quêté pour les pauvres, se voit subtiliser son aumônière, contenant quarante pistoles. Elle en a tant de chagrin qu'elle veut à toute force restituer cet argent à ceux qui lui ont donné. Apprenant cela, le Roi lui fait porter une paire de pendants d'oreilles en diamants, estimée 2.000 écus.

[1] Je viens de rappeler que Baum a constaté une vitesse de récession de 120.000 km-seconde, M. Sudre ne paraît pas avoir enregistré cette donnée qui vient de *Scientific American* (n° d'octobre 1956, p. 66).

Au matin du 21 juin 1691, on vola des franges d'or et une aune et demie de la couverture d'un lit en point d'Espagne. En vain, chercha-t-on le coupable. Cinq ou six jours plus tard, pendant que Louis XIV était à table, on vit un paquet volumineux voltiger dans les airs et choir au bout de la table. Le Roi, sans s'émouvoir, tourna la tête et dit : « Je pense que ce sont mes franges ». Livry, le premier maître d'hôtel, se précipita, mais il vit qu'un billet était attaché au paquet. Louis XIV se le fit lire :

« Je te rends tes franges, Bontemps ; la peine en passe le profit. Fais mes baise-mains au Roi. »

— « Voilà qui est bien insolent ! » observa le Roi.

Mais on ne put trouver le voleur, et le Roi dit que seul un fol avait pu se conduire ainsi.

Un peu avant, le souverain avait oublié à Marly une bourse contenant 200 louis gagnés au jeu. Dès qu'il y pensa, il envoya chercher cette bourse, mais elle avait disparu et Sourches qui rapporte le fait dit que le pauvre Bontemps, premier valet du roi, en fut mortellement chagrin. Toujours à Marly, on vola dans une armoire une autre bourse contenant 200 pistoles. Mais le Roi ayant promis qu'il pardonnerait au voleur si la somme était rendue, tandis qu'il serait pendu, au cas contraire, la bourse fut restituée. Cela n'empêcha pas qu'en février 1698, on prit à Monseigneur tous ses habits, ses joyaux et objets de garde-robe. On sait que, depuis Louis XIV, on appelait « Monseigneur » tout court le Dauphin de France.

En novembre 1697, il y avait eu de grandes fêtes à Versailles, à l'occasion du mariage du duc de Bourgogne. Parmi les invités, il se glissa une quantité de « coupeurs de bourses », aussi bien parés que les autres et se faisant passer pour des personnes de qualité. Ils n'eurent pas de peine à regagner et au-delà ce que leurs beaux habits leur avaient coûté. Un grand nombre de diamants avaient été dérobés et la jeune mariée elle-même n'avait pas été épargnée : on lui avait coupé un morceau de sa robe auquel tenait une agrafe en diamants ! Parmi les autres victimes des vols, il y eut encore le chevalier de Sully, mais cette fois, on découvrit le coupable et il se trouva que c'était un homme de haute volée. Le Roi, par égard pour sa famille, ne voulut pas qu'il y eût de poursuites.

Au printemps de 1699, deux individus volèrent du cuivre et du bronze dans les bosquets de Versailles. On les prit et ils furent sévèrement condamnés, mais le Roi ne jugea pas à propos de les faire exécuter à Versailles. Il ordonna qu'ils seraient punis à Paris, s'ils étaient condamnés à quelque peine capitale.

Dans la nuit du 3 au 4 juin 1699, on déroba, dans la sellerie royale, toutes les housses et caparaçons, qui avaient coûté plus de 50.000 écus, et en outre des selles brodées, des fourreaux à pistolets, des mors en argent massif, etc. Le Roi fit afficher qu'il pardonnerait à qui viendrait dénoncer ses complices et que le dénonciateur recevrait 200 pistoles. Une partie des objets volés fut retrouvée dans un bois voisin de Versailles, mais les hommes soupçonnés et qui s'accusèrent mutuellement ne purent être convaincus. L'affaire n'eut pas de suite.

On comprend dès lors le mot du Roi au prince romain Vaïni, alors qu'il lui remettait, au jour de la Pentecôte 1699, une croix du Saint-Esprit, enrichie de diamants : « Prenez garde qu'on ne la coupe ! »

En décembre de la même année, encore un gros scandale. On a dérobé à « Monseigneur » une boucle de son chapeau, qui valait 1000 pistoles. Le voleur fut découvert trois mois plus tard. C'était un nommé Lhuillier, sous-inspecteur des bâtiments de Meudon. Il avait volé pour offrir des joyaux à sa maîtresse. Il fut contraint d'avouer son forfait, mais à la prière de Monseigneur, on se borna à le bannir du royaume.

Ces faits pourraient être multipliés : en 1693, vol de vaisselle d'or et d'argent, chez Monsieur, avec la complicité de deux tambours des gardes ; — en janvier 1701, cinq assiettes d'or disparues et deux en vermeil, que l'on retrouva dans les hardes d'un charretier de la suite royale ; — au début de 1703, le cabinet de Moreau, premier valet de chambre du duc de Bourgogne, est forcé et on dérobe 12.500 livres dont 4.000 appartenaient à Moreau lui-même. On eut beaucoup de peine à lui faire accepter les 4.000 livres qui lui avaient été volées à lui personnellement.

Un des faits les plus forts, dans ce domaine, fut l'enlèvement, sous les yeux du Roi, de tapisseries et de meubles qui garnissaient une chambre de son appartement, par deux gaillards pleins de ruse. Le Roi crut qu'on les enlevait pour les remplacer ou les réparer. Mais on ne les revit plus. On alla jusqu'à voler le pot de chambre du roi, qui était en argent. Le Roi menaça de pendaison le coupable si on le découvrait, en lui promettant le pardon s'il rendait l'objet ou sa valeur. Le pot de chambre avait été vendu, mais le confesseur du voleur, un franciscain vint apporter les 100 pistoles qu'il valait, et le roi, au grand dépit du franciscain qui espérait que son couvent garderait les 100 pistoles, les empocha simplement, comme c'était son droit !

Pour finir sur une note meilleure, l'article de M. Hastier signale en terminant un acte de probité, parmi beaucoup d'autres sans doute : le Roi allant à son trône avait perdu une perle magnifique et elle roula jusqu'aux pieds du marquis de Lange. Celui-ci la ramassa, l'admira beaucoup, mais la rendit au Roi, en lui présentant un placet, auquel le Roi s'empressa de répondre par l'octroi de la faveur demandée.

Tels sont quelques-uns des dessous de la splendeur de Versailles, au temps du grand Roi !

IX

Ravitaillement en pétrole

Le problème de l'essence est l'un de ceux qui occupent en ce moment les Français et non des moindres. M. Robert de Billy traite de la question, dans *La Revue de Paris* de décembre 1956, sous le titre : *Le Moyen-Orient et le Ravitaillement de la France en pétrole.*

Il rappelle d'abord le montant des besoins de la France. En 1955, la consommation de brut s'élevait à 25 millions de tonnes. Nous en recevions 12, du golfe Persique, par le canal de Suez ; — 11, par les pipes-lines de Méditerranée ; — 1,250 du Vénézuela, — et le reste venait de la

production française, soit 750.000 tonnes. Ce pétrole brut était traité par le groupe de l'Etang de Berre (12 millions de tonnes) ; — le groupe de Basse-Seine (11 millions); — le groupe de l'Atlantique et quelques raffineries isolées de moindre importance. De ce pétrole brut on tirait bien des choses : carburant automobile, 3.632.200 tonnes, — supercarburant, 1.476.800 tonnes, — carburant aviation, 7.700 tonnes, — Gas oil, 3.527.500 tonnes, — Fuels, 11.149.000 tonnes, mais aussi du butane, propane, pétrole lampant, lubrifiants, bitumes, etc. Une partie du produit était exportée à l'étranger, en Afrique du Nord, ou livrée à des navires étrangers dans nos ports. Les grandes Sociétés pétrolières françaises sont Esso Standard, Shell, « Total », Française des Pétroles B. P., Mobiloil, Antar, Caltex, Purfina, Pétrofrance, etc...

Il résulte de ce tableau que 92 % du pétrole brut en France venait du Moyen-Orient, surtout Iraq, Kowait, Arabie séoudite, Qatar company, et enfin de l'Iran. Sur le total, environ 50 % de nos achats sont payés en francs, et le reste par moitié en dollars ou en sterling.

La fermeture du Canal a obligé nos pétroliers à faire le détour par le Cap. De là une diminution sensible de la quantité transportée et une augmentation non moins sensible du fret. La rupture des pipes-lines a aggravé la situation. Nous n'avons plus de recours que dans les possibilités de notre flotte pétrolière. Sur 41 millions de tonnes que représente la flotte pétrolière mondiale, la France compte pour 2 millions et vient au sixième rang. Les chantiers français sont en train de construire des pétroliers de fort tonnage. En 1955, les pétroliers français ont transporté les deux tiers du pétrole reçu en France. Il est impossible d'accroître immédiatement le rendement de notre flotte pétrolière. On espère que de gros pétroliers, n'ayant pas à passer par Suez, parce qu'ils atteindront 80.000 tonnes ou plus, entreront progressivement en service, à l'étranger, mais il sera nécessaire d'adapter nos ports à leur réception et au stockage qui en résultera.

Il suit de tout cela que nous ne pouvons compter actuellement que sur les U. S. A. pour notre ravitaillement en pétrole. La production des Etats-Unis reste la première du monde, avec 340.000.000 de tonnes. Cette production peut s'augmenter rapidement de 30 millions. C'est surtout au Texas que la production, qui est actuellement de 400.000 tonnes par jour, peut passer à 500.000. D'autre part, le Vénézuela, qui est le second producteur du monde — après les Etats-Unis — et le premier exportateur de l'univers, peut accroître ses livraisons, qui sont actuellement de 120 millions de tonnes par an, dont 45 % vers les Etats-Unis et 22 % vers l'Amérique du sud. Mais ce pays peut développer sa production et ses exportations. D'autre part, le Canada, le Mexique, la Colombie pourront exporter aussi. Enfin, il reste des gisements encore inexploités en Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Equateur, Pérou. Même si ces pays ne peuvent exporter, ils pourront sans doute suffire à leurs besoins, ce qui libérera d'autant les exportations dont ils bénéficient actuellement.

Quelles conclusions tirer de cet examen sommaire ?

La première est la suivante : l'incertitude sur les importations futures et la nécessité de ménager d'une part le stok existant, d'autre part notre actif en dollars, obligent la France à des restrictions d'essence au moins durant 3 à 4 mois. Une seconde conclusion est que la vie économique des peuples dépend de la solidarité internationale. Et comme les besoins du monde en pétrole ne cessent de grandir, il est indispensable de maintenir entre les peuples fournisseurs et utilisateurs de pétrole des relations régulières normales. Une troisième conclusion, enfin, est que la recherche pétrolière doit se développer chez nous. Ces recherches sont en cours. Elles ont déjà abouti à Lacq, dans les Pyrénées, à la découverte par la Société des Pétroles d'Aquitaine d'un gisement de gaz extrêmement riche : 125 milliards de mètres cubes, dont il est question de se servir tant à Lyon qu'à Paris ; et à Parentis, dans les Landes, à l'exploitation par Esso Standard d'un gisement d'excellent pétrole dont la production anuelle dépasse déjà un million de tonnes. Il y a de vastes espoirs au Sahara, mais ce ne sont encore que des espoirs.

Actuellement, 44 permis ont été accordés en France métropolitaine, occupant une superficie de 157.300 km², et pour la France d'outre-mer, le Maroc et la Tunisie, 51 permis de recherches portant sur une surface de 1.200.000 km². En attendant l'entrée en action de l'énergie atomique, et même après, le pétrole demeure une des sources de la richesse économique de la France comme des autres pays d'Europe.

X

Le sens du péché

C'est un problème bien poignant que Daniel-Rops a examiné dans *La Revue des deux-mondes* du 1er décembre, sous ce titre : *Le Péché est-il inactuel ?*

Il y a quelques années déjà le philosophe Gabriel Marcel, dans son livre : *Les Hommes contre l'Humain* (1951) écrivait (p. 46), à propos du péché :

« Un des malheurs de notre temps, c'est que l'usage de ce mot semble réservé aux prédicateurs qu'on n'écoute guère, et qui, en effet, ne savent pas toujours dépasser les limites d'une rhétorique vénérable sans doute, mais qui peut sembler dépourvue de toute prise sur les maux trop visibles dont nous souffrons... »

Un peu auparavant, dans un radio-message du 26 octobre 1946, le pape Pie XII avait dit également :

« Le plus grand péché actuel c'est que les hommes ont commencé à perdre le sens du péché. »

Paul Claudel, écrivant à André Gide, posait le problème en ces termes :

« Autre chose est de pécher en s'affligeant, en sachant qu'on fait mal, en désirant mieux faire ; autre chose est de croire que l'on fait bien en faisant mal, de le dire et de s'en vanter. »

C'est cette seconde attitude qui tend à se répandre chez les romanciers, chez les hommes politiques, et par eux dans le grand public. On perd le sens du péché parce qu'on ne veut plus entendre parler d'une échelle des valeurs établie par

Dieu et obligatoire pour les consciences des hommes.

Et pourtant, c'est ce sens du péché que toute la révélation biblique veut imposer aux humains. La religion, dans son essence, n'est pas une simple superstition, ni un ritualisme extérieur, une simple croyance magique, mais avant tout un élan intérieur vers Dieu et l'accomplissement de sa volonté, par conséquent une fuite du péché, une désapprobation du péché, un regret du péché commis, un désir de fuir le péché à l'avenir. « Déchirez vos cœurs et non vos vêtements ! » clamait le prophète Joël. Et Jean-Baptiste, au bord du Jourdain, lui fera écho. Jésus dira à son tour, souverainement : « Repentez-vous ! Faites pénitence ! »

Tout au long de l'histoire du christianisme ce besoin du « repentir » qui dénote le « sens du péché », s'affirme d'âge en âge. Daniel-Rops qui a écrit les pages que l'on sait sur l'Eglise des Apôtres et des Martyrs, l'Eglise des Temps barbares, l'Eglise de la Cathédrale et de la Croisade, nous déclare que ces Eglises « furent essentiellement des églises pénitentielles, où, au milieu des déchaînements de la force brutale, l'homme avoue sa misère et proclame son désir d'être pardonné ». Les légendes, les récits de pénitences dans les cloîtres ou les ermitages, de pèlerinages à Rome, Jérusalem ou Compostelle, les exemples des flagellants, en dépit de leurs excès même, témoignent de l'intensité du « sens du péché », au Moyen Age.

En somme, il est incontestable que, « il y a trois siècles encore, le sens du péché restait la dominante de la théologie morale ». Qu'on lise les textes de Martin Luther ou de Calvin, ou des autres dissidents de leur siècle, c'est le sentiment du péché porté jusqu'à l'exaspération, qui les inspire ! C'est encore le « sens du péché » qui se fait sentir dans les écrits d'un Bérulle, dans l'apostolat d'un Vincent de Paul ou d'un Grignion de Montfort, mais encore bien davantage dans tout l'énorme ensemble du jansénisme. C'est au point que, de nos jours encore, si tel romancier catholique, qu'il est inutile de nommer, fait une place très grande à la description et au drame intime du péché, nous disons de lui qu'il est « un peu janséniste ».

Et maintenant, quels sont les signes de cette perte du « sens du péché »? On les trouve partout. Par exemple, Bernard Groethuysen, analysant les « *Origines de l'esprit bourgeois en France* », nous présente un monde tout nouveau « que Dieu et le démon semblent avoir également déserté », un monde qui n'a plus « ni pécheurs ni saints ». Un Albert Camus, dans l'*Homme révolté*, en vient à souhaiter la suppression de la morale, « idole qui camoufle la mort de Dieu ». C'est donc le sens du péché qu'il veut à tout prix exorciser. Jean-Paul Sartre, de son côté, parlant de la disparition de Dieu, ajoute :

« Avec lui disparaît toute possibilité de trouver des valeurs dans un ciel intelligible. »

Dans son ouvrage *Les Mouches* (1943), il fait lancer par son héros cette apostrophe à Jupiter :

« Il n'y a plus ni bien ni mal, ni personne pour me donner des ordres, car je suis homme... »

Ici, nous sommes aux confins de la révolte de Lucifer. Mais Daniel-Rops ne craint pas de dire que des chrétiens « en arrivent à adopter des attitudes très voisines, sans trop le dire, sans trop s'en rendre compte même. » Et il en donne pour preuves : — 1° la diminution énorme de la pratique du confessionnal — « d'aucuns disent de cinquante pour cent » (alors que les communions augmentent) ; — 2° la multiplication au confessionnal des formules stéréotypées sans rien qui engage la vie ; — 3° la constatation faite par le R. P. Roche, dans la *Nouvelle Revue théologique* : « on chercherait vainement dans les publications représentatives de l'état d'esprit actuel, dans les programmes d'Action catholique, un rappel fréquent et explicite de notre condition de pécheur. »

Ce sont déjà là des indices graves, mais il y a pis encore, nous citons :

« Une enquête, menée en 1946, par la *Vie spirituelle*, a fourni sur un certain état d'esprit des témoignages bien curieux : « Les saints de demain, disait l'un, seront moins des pénitents que des rois de la Création. » A quoi un autre ajoutait ces mots qui ont dû faire frémir dans leurs tombes plusieurs milliers de saints très authentiques : « La lutte contre soi, la recherche de la mortification, trouvent peu d'adeptes ; cela scandaliserait plutôt. » Autant dire qu'on souhaite une religion facile. C'est-à-dire qu'on évacue la Croix ».

Avec courage et clarté, Daniel-Rops proteste contre cette mentalité nouvelle. Et il essaie d'en déterminer les sources. En premier lieu, on ne fait plus attention au péché parce qu'on n'a pas le temps. Il faudrait rentrer en soi-même, réfléchir, méditer. Les existences sont happées par « la frénésie des besognes », que l'on confond avec la vie, alors que Pascal y voyait « la distraction ». Thomas Merton est revenu à maintes reprises sur cette pensée que l'existence moderne est « fondamentalement opposée à tout vie spirituelle authentique ». A qui donner tort : au monde moderne et à ses exigences tapageuses, ou au christianisme et à la vie profonde ? Nous ne vivons plus, nous « sommes vécus ». Que de fois on nous dénonce *l'homme robot* d'aujourd'hui. Mais que fait-on pour remédier à ce qu'il y a d'inhumain dans notre civilisation de l'ère atomique ?

On aime bien mieux railler « le péché », le « sens du péché ». La pénitence appartient à des époques révolues. Ce n'est plus de notre temps. C'était bon pour les époques d'obscurantisme. Le péché est devenu inactuel, pis que cela, il est « infantile ».

« L'homme adulte est au-delà du péché ; il le laisse à l'univers de l'enfance, à une morale dont l'obéissance est le premier principe. Et comme l'univers féminin paraît à beaucoup d'hommes une sorte d'annexe de l'univers enfantin, ils abandonnent ausi à leurs compagnes des convictions et des pratiques qu'ils tiennent, quant à eux, pour dépassées. »

Les grands prophètes du siècle, un Nietzsche, un Montherlant dans *Solstice* et *Equinoxe*, ne veulent plus connaître d'autre péché que la défaite, l'insuccès, le fait de ne pas aller jusqu'aux dernières limites de soi-même.

A créer un tel courant d'idées, de nombreux ruisseaux ont contribué : le rationalisme des « libertins » du XVII^e siècle, et des « philosophes » du XVIII^e. Chose curieuse, le rousseauisme a été

d'une certaine façon, plus agissant que le voltairianisme lui-même, dans l'élimination du sens du péché. Il a si bien décrit l'homme comme fondamentalement bon, si éloquemment vanté la pureté de l'instinct du « bon sauvage ». Comment parler encore de péché, quand on obéit à l'instinct naturel ? Et comment ne pas croire qu'on lui obéit quand on obéit à sa passion ou à sa convoitise ? Le rousseauisme a pénétré plus profond qu'on ne pense dans l'âme de nos contemporains :

« Le jeune homme qui écrivait à la *Vie spirituelle* que les Saints de demain seront les rois de la Création, devait être un disciple attardé de Jean-Jacques, comme l'était Rimbaud, lorsque pour se débarrasser des liens de la morale, il se proclamait « Fils du Soleil ».

La doctrine morale à la mode est la suivante : être pleinement soi-même ! Et cela s'appelle plus simplement « l'adoration de soi-même ».

Mais ce n'est pas tout. Il est d'autres sources de l'amoralisme contemporain, à quoi il faut attribuer la perte du sens du péché. L'une de ces sources est assurément le matérialisme. Il n'est pas seulement celui du marxiste, pour qui la règle du bien et du mal est la Révolution en marche : « Si tu n'es pas capable de ramper dans la boue pour la Révolution, disait Lénine, tu n'es pas révolutionnaire. » Il y a aussi le matérialisme déterministe de Taine, pour lequel la vertu et le vice sont des produits naturels comme le sucre et le vitriol. Il y a le matérialisme des doctrines médicales trop répandues de nos jours, dans le public. Selon ces doctrines, il n'est plus question de péché : « le paresseux n'est qu'un asthénique, l'orgueilleux un candidat à la paranoïa, le coléreux un agressif pathologique et le luxurieux est victime d'un déséquilibre hormonal ou bien il n'a pas liquidé ses complexes. »

« Il n'y a plus de péchés, mais des maladies, plus de vices tout court, mais des vices de fonctionnement. C'est là un des aspects les plus significatifs de la psychologie du XX^e siècle. »

D'autre part, il faut faire une place dans cette explication de la déroute de la notion de péché, à l'importance immense accordée parmi nous à la sociologie. Cette importance est telle, remarque Daniel-Rops, « qu'on peut se demander jusqu'à quel point elle ne se substitue pas, dans bien des cas, à la théologie. »

La sociologie tend, en effet, à noyer l'individu dans le collectif, à supprimer, à diminuer tout au moins, le face-à-face traduit par Newman dans ces mots : « Moi et Mon Créateur ». En s'adonnant avec passion à la sociologie, on ne refuse pas Dieu, ni la morale, certes, mais on les passe sous silence. Il s'agit moins désormais de lutter contre le péché que de refouler la misère. L'accès de tout le monde au confort devient le but suprême. Et sans nul doute, il faut venir au secours des malheureux, mais la misère physique et matérielle n'est pas la plus grave des misères. La sociologie traitée par un chrétien doit se donner pour objet le règne de Dieu et de Jésus-Christ dans les âmes, plus encore que le soulagement de la misère. Il n'est pas jusqu'à un P. Teilhard de Chardin que l'on ne puisse critiquer pour avoir si bien tout ramené à un évolutionnisme grandiose, que le drame intérieur du péché individuel et peut-être la notion même de péché originel, en semble presque annulé ou tenu pour insignifiant.

En conclusion, Daniel-Rops essaie de noter des éléments plus rassurants. Il y a chez les vrais chrétiens un affinement de la notion de péché. Il reste sans doute que nous sommes moins poursuivis que nos aînés par le sentiment de nos culpabilités. Rappelant les *Examens particuliers* de Tronson, l'auteur souligne que, pour Tronson, on ne devrait pas pouvoir s'habiller chaque matin sans gémir « sur la perte de l'innocence » que les vêtements comportent, et il ajoute avec humour :

« On peut douter qu'il y ait beaucoup de prêtres, de nos jours, qui fassent des oraisons jaculatoires en passant leur chemise. »

Je ne crois pas qu'ils soient si rares, mais ils ne sont pas obligés de les faire, ces oraisons, en se servant de la lettre même des suggestions de M. Tronson.

Daniel-Rops regarde encore comme un progrès l'attention croissante au premier de tous les commandements : celui de la charité. Il écrit :

« Sans vouloir justifier le laxisme qu'on observe aujourd'hui dans certains milieux chrétiens en matière sexuelle, on peut considérer comme un progrès que la morale chrétienne ait cessé de tout ramener aux excès de la chair, pour faire une place croissante aux péchés contre la charité. »

C'est donc à faire à Dieu la place qui lui revient en nous et dans la société entière que nous devons nous appliquer de plus en plus. C'est par la présence de Dieu en nous que le péché reculera. Un Baudelaire, qui n'était certes pas un Père de l'Eglise, avait cependant fort bien vu cela quand il écrivait que « la véritable civilisation ne consiste pas dans le gaz et la vapeur, mais dans la diminution des traces du péché originel. »

« Le sens chrétien du péché suppose la foi en un Dieu Sauveur et en sa Grâce. Il nous appartient de l'éprouver en nous comme la plus dramatique des certitudes ; mais la réponse appartient à un autre ; elle ne s'entend que dans le mystère sanglant de la Miséricorde et du Pardon. »

XI

Le péril islamique

Bien des fois la revue missionnaire *Grands Lacs* nous a mis en garde contre le « péril islamique » en Afrique noire. Bien des fois, elle nous a dit et redit que l'avenir de l'Afrique est attaché à une lutte de vitesse entre la foi chrétienne et l'expansion musulmane. L'animisme, qu'on appelle aussi le fétichisme, est en voie de rapide disparition en Afrique noire. Mais dans quelle direction se porteront les millions de fétichistes que l'on y compte encore ? C'est le problème le plus angoissant de l'heure actuelle. *Grands Lacs* a donc consacré presque tout son numéro — très bien illustré comme toujours — d'octobre-novembre 1956, à cette question.

C'est d'abord Georges Rhodius qui traite dans un article éditorial : *L'Islam en Afrique noire*. Et il fait voir qu'il existe actuellement dans le monde quatre centres d'expansion islamique : 1° l'Indonésie ; 2° le Pakistan ; 3° l'Arabie séoudite ;

4° l'Egypte. Mais en ce moment, c'est surtout du Caire, par la voix de Nasser, que s'exerce puissamment la propagande islamique. Le poste de radio le plus écouté en Afrique est celui du Caire : La Voix des Arabes. On y entend des affirmations telles que les suivantes :

« La Nation arabe doit se fondre dans le peuple égyptien. »

Nasser lui-même, dans son livre *La Philosophie de la Révolution* qu'on a pu comparer à *Mein Kampf* de Hitler, proclame à maintes reprises :

« Il nous est impossible... de nous dérober à la tâche de répandre notre civilisation jusqu'au centre de la Forêt Vierge. »

Et quand il dit « civilisation », soyons sûrs qu'il entend : la religion islamique. Pour le musulman, civilisation, religion, Etat, c'est tout un.

Georges Rhodius rappelle que, le 9 juin 1956, Radio-Vatican a lancé un appel solennel contre le double danger représenté par l'islam, grâce au communisme.

Un second article signé Gheddo, de l'Institut pontifical des Missions étrangères a pour titre : *La tache d'huile*. Deux chiffres le résument : en 1931 : 44 millions de musulmans ; en 1951 : 80 millions. En pourcentage, les musulmans étaient 31 % de la population africaine en 1931, et ils sont 40 % en 1951.

Comparons : pendant la même période, les catholiques sont passés de 5 millions (3,5 %) à 15 millions (7,5 %). On n'a pas de peine à comprendre les raisons de la facilité avec laquelle les animistes passent à l'Islam. L'animisme passe pour révolu, dépassé, retardataire. Mais parmi les grandes religions, l'Islam a l'avantage de permettre la polygamie et de n'imposer qu'une doctrine simpliste, avec des rites purement extérieurs. Aucun ascétisme. Une foi peu exigeante. Les néo-convertis de l'Islam ne se feront pas scrupule de vendre des talismans et des amulettes, notamment des sachets qu'on porte au cou et qui contiennent des versets du Coran. Il s'agit donc d'un islamisme mêlé de paganisme. Mais il groupe des masses, il fait entrer dans une vaste famille religieuse — on n'ose dire : spirituelle. Au Soudan français, par exemple, où les musulmans sont nombreux, les fêtes musulmanes deviennent les fêtes de tous et les plus importantes de l'année. Le nombre des pèlerins de La Mecque ne cesse de s'accroître en Afrique. Il y en eut en 1952, 9.233 venant du Soudan et 850 de l'A.O.F. L'influence de l'Université islamique du Caire (El Azhar, fondée en 969), se développe constamment. Cette Université reçoit gratuitement des étudiants venant de partout. En 1952, ils étaient 200 d'Afrique du sud et 105 d'A.O.F., en 1954, ils furent 400 des régions tropicales et équatoriales.

Mais Nasser n'est pas le seul à propager l'Islam en Afrique. Les disciples de l'Aga Khan comptent au nombre des plus actifs parmi les missionnaires musulmans. Dans le seul Ouganda, l'Aga Khan, chef religieux de la secte des Ismaëliens, a fait construire 30 mosquées et 48 écoles élémentaires, une école normale et 3 écoles techniques. On estime désormais à 40 millions le nombre des partisans de la secte dont l'Aga Khan est le souverain maître. Et ce qui est grave, c'est ce qui suit :

« Si les convertis à l'Islam ne sont ni trop sûrs ni trop convaincus, ils n'en sont pas moins, humainement parlant, à jamais perdus pour le christianisme. »

Il est malheureusement certain que l'Islam va plus vite que le christianisme dans la conquête des Noirs. Sur dix Noirs qui abandonnent leur religion primitive, sept passent à l'Islam et trois seulement au christianisme. Et de plus en plus se propage en Afrique le slogan : « L'Islam est la religion des Noirs ». Le christianisme au contraire, par le fait même qu'il est considéré comme la religion des Blancs, subit les remous qui sont provoquées dans l'univers entier par la décadence relative de l'Occident et le recul du prestige européen. L'accusation de colonialisme, qu'on pourrait si bien rejeter sur la Russie communiste ou sur l'Egypte elle-même, semble réservée à certaines puissances européennes. On oublie, on veut oublier tout ce que ces puissances ont fait pour arracher les populations noires à l'état de dégradation et de stagnation, dans lequel elles se trouvaient avant l'arrivée des Européens. Il est incompréhensible que l'Africain oublie que ce sont des musulmans qui pratiquèrent jusqu'à nos jours l'esclavagisme. On a peine à s'imaginer l'emprise de l'Islam sur les Noirs, quand ils ont quitté le fétichisme. L'Islam s'empare de leur esprit, par les gestes mêmes du corps. Le converti tourne vers l'Orient son espérance et sa prière. La Mecque et Le Caire deviennent ses capitales spirituelles. La communauté de religion étouffe la voix de la parenté et brise le lien tribal. Le nouveau croyant entre dans une communion à la fois religieuse et politique. Il ne concevra plus désormais d'autre religion que l'Islam, il ne reconnaîtra que des chefs musulmans et ne voudra obéir qu'aux lois islamiques.

C'est dans le cadre de ces constatations qu'il faut comprendre une affirmation comme la suivante qui est extraite du journal gouvernemental égyptien *Al Goumhouryah*, en date du 1er novembre 1955 :

« La révolution égyptienne veut avoir une répercussion mondiale. L'humanité doit obligatoirement se grouper et l'Islam est le lien tout indiqué. »

Donc, dans cette recherche puissante et obscure d'une *unité humaine*, si le communisme se donne pour la religion de demain, la religion totalitaire du Globe, l'Islam affirme aussi sa prétention à l'hégémonie, alors que nous proclamons que seul le Christ est le Roi universel des siècles.

« Un seul troupeau, un seul pasteur » : tel est l'idéal formulé il y a 1900 ans par le Christ. Plus ardente que jamais apparaît, en 1957 la lutte autour des âmes. Et plus fervente doit être notre prière et notre action à tous !

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

L'ISLAM (suite)

Jacques BERQUE. — **Structures sociales du Haut-Atlas.** — In-8 (14×22,5) de VIII-464, 15 pl. hors-texte, 1.800 fr. — Paris, P. U. de France, 1955.

Si l'on voulait se rendre compte du travail réel et profond que nos administrateurs ont effectué au Maroc, il faudrait lire l'ouvrage que M. Berque consacre aux tribus du Haut-Atlas occidental et en particulier sur la tribu des Seksawas. Les Seksawas sont un groupe de Berbères situé entre Agadir et Mogador, mais en retrait dans l'intérieur du pays et qui habitent les dernières pentes de l'Atlas. Ce sont des montagnards, leurs terrains de pacage atteignent des plateaux de deux mille mètres d'altitude et leurs pauvres cultures, seigle, maïs et orge dans le fond des vallées, ne descendent pas dans la plaine. On les suit à peu près depuis le XV^e^ siècle, leur existence se partageant entre la soumission à certains chefs qui sont parvenus à se faire une place [1] et un gouvernement de type républicain sous la direction des anciens. La France a donné aux Seksawas la paix en apaisant leurs querelles incessantes et soulagé leur misère. Par ce fait même, par les conseils qu'elle n'a cessé de leur donner, elle a relevé leur niveau de vie et commencé une œuvre splendide de civilisation. Qu'en sera-t-il lorsque, dans quelques années, le pays revenu à son anarchie ancestrale sera de nouveau le *Blad siba*, le pays de la rébellion ?

Pendant plusieurs années, M. Berque s'est trouvé à la tête de ce cercle de ce Moyen-Atlas. Il ne s'est pas contenté de le diriger de haut et de loin ; mais par l'étude de la langue, par d'incessantes tournées dans la montagne, par les débats judiciaires qu'il présidait assisté des anciens, par les longues causeries lors des fêtes et dans les veillées, il a gagné la confiance et l'amitié de ses administrés. Pour se rendre compte du travail ainsi réalisé il faut lire les ouvrages publiés par lui et surtout ce dernier volume. On pourrait presque dire que l'administrateur connaissait mieux ses administrés que les Seksawas ne se connaissaient eux-mêmes.

Il serait instructif de suivre l'auteur décrivant le pays, le champ et sa personnalité propre, le calendrier agricole, la collecte et l'emploi de l'eau, le droit familial, le droit des terres et le droit communal, les réactions possibles des différents groupes. Le Sultan peut toujours décréter l'application du droit musulman dans tout le Maroc : nos berbères s'en tiendront à l'application du droit coutumier. La France, en Kabylie (car les Kabyles sont des Berbères), avait sagement fait de reconnaître et de prescrire l'observation des *canouns*, les ordonnances de la coutume ; elles sont d'ailleurs d'une justice qui s'impose et font régner et maintiennent le droit.

[1] Le Glaoui était un de ces chefs qui avaient réussi à imposer leur autorité à un certain nombre de clans berbères. Eux disparus, le pouvoir de ces chefs disparaît avec eux.

La troisième partie — et c'est à ce point que l'ouvrage nous intéresse plus particulièrement — est consacré aux aspects et aux problèmes de la vie religieuse.

Le pays seksawoui se reconnaît comme particulièrement sacré « Pays des autres gens » disent-ils eux-mêmes, c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas semblables à tout le monde, « pays vénérable » disent les voisins, qui identifient le sacré avec le redoutable. Le pays veut se croire musulman, il ne l'est que sous un vernis très léger, dans la mesure où quelques individus le sont personnellement (et il y en a très peu), dans la mesure aussi où l'assemblée prononce quelque formule traditionnelle où Allah et son prophète ont leur place habituelle.

Mais Allah n'a pas de vraie place dans la pensée religieuse des Seksawas. A certains moments lors d'un grand pèlerinage, par exemple, ou au cours d'une danse qui met en transe les assistants, ces gens ont la sensation d'un sacré qui se manifeste. Ce n'est qu'une sensation sans suite ni conséquence. Pour eux la sainteté se reconnaît à ses effets miraculeux, à la Baraka ; dès lors les offrandes, les sacrifices, les prières, les redevances s'en vont à celle qui assure les bénédictions les plus grasses, à Lalla Aziza.

« La dame princesse, Lalla Aziza » est la sainte nationale. En pays seksawoui elle est chez elle. C'est là que son tombeau est honoré ; c'est là qu'elle exerce son influence bénéfique. Ses descendants prélèvent encore sur ces pauvres gens des droits importants. Non seulement ils jouissent du droit d'asile et d'une exemption fiscale plénière, mais sur chaque clan ils prélèvent officiellement d'importantes redevances en orge, maïs, beurre ou moutons.

Nous en serions réduits à des hypothèses sur l'histoire de Lalla Aziza si un Cadi au XIV^e^ siècle n'avait raconté sa visite auprès d'elle. La légende en a gardé le souvenir. C'était une jeune fille pieuse et d'une modestie parfaite. Adonnée à la prière, elle passait son temps à faire du bien autour d'elle. Un sultan jaloux de son influence la fit empoisonner. Il semble que le Cadi lettré et venu de loin, curieux d'héroïsme et de miracles, ait eu l'impression d'une vie spirituelle extrêmement vive et d'autant plus frappante qu'elle faisait contraste avec la sauvagerie des populations de ce Moyen-Atlas.

Le recenseur n'a fait que relever dans ce beau livre les notations religieuses. Elles sont très loin de l'Islam orthodoxe, mais derrière cette croyance aux djinns, aux esprits, aux saints personnels, on notera un sacré impersonnel et anonyme. Il constitue un fonds religieux authentique, réel ; il suppose un pré-animisme qui remonte beaucoup plus haut et qu'il aurait été intéressant d'étudier.

Enquête sociologique extrêmement remarquable et qui serait à faire lire à tous les journalistes, même prêtres, qui osent parler du Maroc après un petit voyage à Merrakecf.

A. VINCENT.

Jean DORESSE. — **Au pays de la reine de Saba. L'Ethiopie antique et moderne.** — In-8 (25 × 31), 104 photos, 36 dessins, 7 cartes. Coll. « Les hauts-lieux de l'Histoire », 176 p., 4.500 fr. — Paris, Albert Guillot, 1956.

Les travaux de M. Doresse sur les ouvrages gnostiques, sur la littérature copte, sur Hermès et la Gnose, lui ont valu en ce domaine une autorité que le monde savant se plaît à reconnaître. Sa nomination comme expert auprès du gouvernement éthiopien lui a permis de passer deux ans en Abyssinie. C'est de ces voyages, de ces explorations, de ces fouilles, qu'est né le présent volume, qui donne une vue générale de l'Ethiopie antique et moderne.

Sans doute l'ouvrage peut paraître incomplet. On lui reprochera de ne pas avoir fait aux idées religieuses une place suffisante et de ne pas en avoir assez marqué les ombres. L'auteur l'avoue. Il se propose dans un prochain ouvrage plus considérable de compléter ce tableau général.

La population primitive de l'Ethiopie est probablement d'origine méditerranéenne. Elle se rattacherait d'un côté aux Berbères et de l'autre aux Gallas, se rapprochant des Egyptiens archaïques. Les invasions venues d'Arabie, les invasions sabéennes, himyarites et autres ont été rapidement assimilées, et c'est pourquoi, dès le début, les créations artistiques ou cultuelles, en particulier à Axoum, se distinguent si nettement des modèles de l'Arabie méridionale.

Malgré des traits sémitiques, puis chrétiens, l'empire d'Axoum reste intimement lié à l'Afrique. Sa puissance politique ne sera qu'éphémère ; mais il marquera l'ensemble du pays d'une empreinte profonde. Il a su dégager du sabéen une écriture et une langue originale, le *guèze*, qui subsiste encore de nos jours comme langue religieuse et qui a transmis son écriture à l'abyssin moderne.

Au milieu du IVe siècle, le roi Ezana et son empire se sont ralliés au christianisme. Les traditions sur une prédication antérieure due à saint Matthieu, sont apocryphes. Quant au récit des Actes des Apôtres (VIII, 20, ss) sur la conversion de l'eunuque de la reine Candace, il a pu être pris parfois pour le signe d'une christianisation primitive ; il ne vise en fait qu'un seul des serviteurs de la reine de Meroë. Par contre, entre [illegible]1 et 348 (date reconnue par les traditions guèze), saint Athanase à Alexandrie consacre le premier évêque d'Axoum. Ainsi s'établit l'autorité du Patriarcat égyptien sur la nouvelle communauté. Celle-ci en recevra désormais, siècle après siècle, ses métropolites ou *Abouna*, bons et mauvais, l'investitude de ses évêques, sa discipline canonique et les grandes lignes de sa foi, ce qui, à partir de l'an 451, entraînera l'Ethiopie dans l'hérésie monophysite.

A cette foi chrétienne qui constitue le fonds de la mentalité abyssine, s'ajoute un judaïsme, dont l'influence ne fut pas négligeable. C'est celui des Falachas, dont il eût été bon de dire un mot parce qu'ils viennent d'Arabie, et que leurs traditions sont antérieures au rabbinisme proprement dit. Si le paganisme sabéen ou himyarite a disparu, il en reste des traces nombreuses dans le folklore, les superstitions et les monuments. Les obélisques d'Axoum eussent été peut-être à rapprocher des monuments mégalithiques et phalliques découverts et publiés par le P. Anaïs ; les trônes monumentaux ont leurs répondants dans les trônes vides du Proche Orient antique et nous rappellent même l'Arche d'Alliance où Yahweh trône entre les chérubins.

Les rapports entre l'Ethiopie et l'Islam naissant ont été d'abord excellents. En 615, des compagnons de Mahomet fuyant la persécution des Qoréïchites se sont réfugiés à la cour d'Axoum. Mahomet, leur avait dit : « Si vous allez en Abyssinie, vous trouverez un roi sous lequel nul n'est persécuté. C'est une terre de justice où Dieu apportera le repos à vos tribulations. » De fait ces émigrants furent bien accueillis et, revenus plus tard en Arabie ils en ont gardé le souvenir. Mais par le fait de la piraterie, les choses se sont vite gâtées ; puis les conquêtes musulmanes ont séparé le monde chrétien d'Abyssinie du monde civilisé. Axoum a pourtant laissé même parmi les chrétiens un curieux espoir de salut, d'où naîtra la légende du Prêtre Jean. Chez les musulmans comme chez les chrétiens orientaux on s'est bercé de cette croyance qu'un jour l'Ethiopie indomptable détruirait la Mecque [1]. Les voyageurs européens partiront à la recherche du souverain fabuleux et retrouveront à l'aurore du XVIe siècle le chemin de l'Ethiopie. Les Portugais aideront alors l'Abyssinie chrétienne à repousser l'Islam ; mais l'incompréhension de leurs missionnaires finira par amener une rupture totale avec les indigènes. L'auteur dit joliment : « Les âmes des grands et du peuple étaient plus près de la cour de Salomon, que de celle d'un prince européen chrétien. »

A. V.

[1] Une tradition postérieure, un hadith, fait dire à Mahomet : « Evitez toute querelle avec les Ethiopiens, car ils ont reçu en partage les neuf-dixièmes du courage de l'humanité. »

Abel REMUSAT. — **Le Livre des Récompenses et des Peines.** Manuel de morale taoïste. — In-16 de 115 p., 300 f. — Paris, Geuthner, 1956.

L'ouvrage est précédé d'une notice sur la vie et les ouvrages d'Abel Rémusat par Sylvestre de Sacy. Ces deux savants ont vécu au début du XIXe siècle et l'on ne peut qu'admirer la connaissance profonde qu'ils avaient, l'un de l'arabe et l'autre du chinois. Leurs ouvrages ne sont pas périmés.

Le Taoïsme est une religion populaire élaborée aux alentours des IIIe et IVe siècles av. J.-C. Elle comprend une part importante de la religion ancienne que Confucius avait tenté de réformer ; mais elle a subi l'influence du philosophe Lao-Tseu. Il y a dans le Taoïsme un fond de pratiques superstitieuses, mais le ferme bon sens du peuple chinois se retrouve dans ce petit livre des Récompenses et des Peines. La morale n'est pas très élevée ; elle est pratique, prudente, adaptée à une vie qui se déroule dans une communauté où tous sont solidaires les uns des autres.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5, februarii 1957

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)